

Littérature québécoise

Number 29, October–November 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20875ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (29), 14–22.

LE TRAVERSIER
Esther Rochon
Pleine Lune, 1987;
12,95 \$

Esther Rochon a attendu bien longtemps la consécration de son œuvre. L'attente, cependant, fut bien récompensée puisqu'elle a remporté en 1986 et 1987 la plus haute distinction pour les auteurs œuvrant dans le domaine de la science-fiction et du fantastique au Québec, soit le Grand Prix Logidisque. Si ce sont surtout ses romans qui ont volé la vedette lors de ces remises, il ne faut pas oublier que le Grand Prix couronne l'œuvre annuelle d'un auteur. Ainsi, accompagnant *L'épuisement du soleil* en 1986, il y avait «Au fond des yeux» et «La double jonction des ailes», et en 1987, en nomination avec *Coquillage*, se trouvaient «Dans la forêt de vitrail» et «La nappe de velours rose».

Ces quatre nouvelles, plus cinq autres, forment ce premier recueil de nouvelles d'Esther Rochon. Publiés entre 1975 et 1986, ces textes cernent bien l'imaginaire de l'auteure dans toute sa diversification, mais aussi son unité. Car il y a un ton Esther Rochon, un style Esther Rochon. Du premier, on retient la passivité et l'acceptation, du deuxième la sobriété et la sagesse.

Les personnages d'Esther Rochon sont tout imprégnés de ces qualités et leurs pensées et leurs actions tendent tous vers une même recherche de l'ultime, de l'inaccessible. Les univers imaginés par l'auteure participent aussi à ce sentiment général, que l'on pense au monde étrange du «Labyrinthe» — toutes les nouvelles existantes de ce cycle sont d'ailleurs incluses dans ce présent recueil — et à sa morphologie onirique, changeante, toujours un peu plus exploré de nouvelle en nouvelle, mais toujours aussi fantastique, mystérieux.

Neuf belles nouvelles qui confirment à nouveau le grand talent d'Esther Rochon, l'un des plus beaux fleurons de la littérature québécoise, tous genres inclus.

Jean Pettigrew

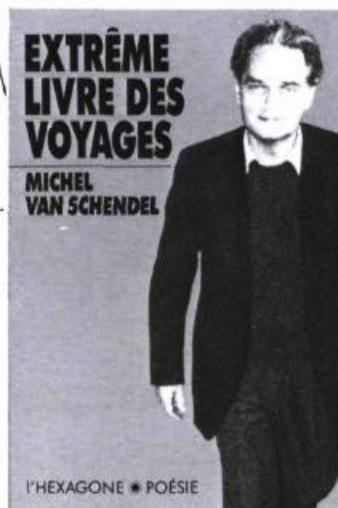
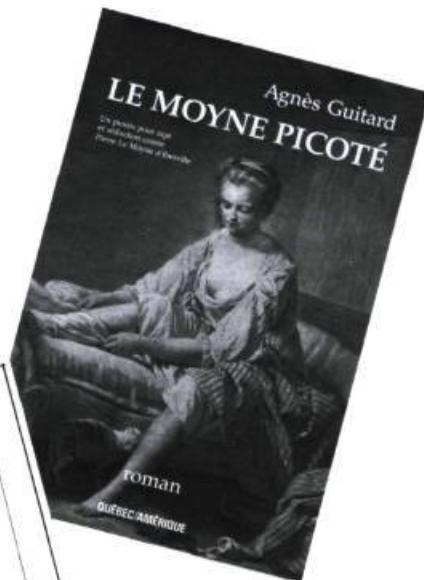


LE MOYNE PICOTÉ
Agnès Guitard
Québec/Amérique, 1987;
19,95 \$

Le Moyne Picoté, c'est le nom donné à une affaire de mœurs qui connut un certain bruit en Nouvelle-France, il y a 300 ans. Pierre Lemoyne d'Iberville aurait séduit Jeanne Picoté, sous promesse de mariage, pour l'abandonner ensuite enceinte. C'est à partir de cette affaire qu'Agnès Guitard, dont c'est le second roman, a choisi d'aborder le personnage de d'Iberville. Elle refuse ainsi de jouer le jeu de l'histoire conventionnelle, trop souvent centrée exclusivement sur les événements politico-militaires. Aux exploits du Cid canadien dans la baie d'Hudson, on préférera ses histoires de couche.

C'est plus qu'un choix, c'est un pari. À moitié gagné, à moitié perdu... Si la première moitié du roman étonne par la vivacité et la souplesse du style, et par l'efficacité de narrations en parallèle où les prouesses exaltantes de Pierre dans les rapides tranchent avec la grosse mortifiante de Jeanne, le roman s'éternise ensuite et devient un peu comme le fleuve St-Laurent que Pierre, coïncé à Québec par son procès, en est réduit à regarder passer: long et plat.

Défaut de composition, donc, mais soyons justes: si ce roman d'abord subtil et envoûtant dégénère, c'est pour devenir un honnête roman historique. Le



tout demeure parfaitement comestible. Agnès Guitard fait preuve d'un indéniable talent de romancière. Ses personnages, même les plus secondaires, sont tous bien caractérisés. Elle a su demeurer fidèle à la trame historique sans que cela ne s'accompagne d'aucune lourdeur. Mais l'Histoire n'a pas de fin et est toujours trop longue. Qu'elle nous revienne au plus vite avec œuvre d'imagination et que le début et la fin ne dépendent que d'elle!

Patrick González

EXTRÊME LIVRE DES VOYAGES
Michel Van Schendel
L'Hexagone, 1987;
14,95 \$

Extrême livre des voyages est un excellent livre, tant pour sa richesse d'invention que pour sa rigueur. Fortement organisé, toutes les parties du livre sont à la fois autonomes et liées par le principe d'organisation qui régit tout le projet, de telle sorte que ces parties forment un tout indissociable.

Trois livres composent le livre: «suite pour un silence», qui serait en quelque sorte l'ébauche; «Camin'» dont il est dit qu'il est

«chemin et cheminement mis à la césure, (...) terme médian du premier vers undécasyllabique du premier tercet du premier canto du premier Livre de la *Commedia* de Dante Alighieri», forme le Livre central, et s'articule autour de mouvements musicaux («mezzo», «intermezzo», «andante» et «chant de la bombarder»); enfin, le tiers livre «Sommeil au-dessus des rails» est constitué de fragments, comme si le livre se terminait par une errance. À première vue, cette dernière partie semble un peu détachée de l'ensemble, mais je dirais plutôt qu'elle en est la genèse, ou le complément.

Ce qui est fascinant, c'est la tension du langage, tant dans les mots que dans leur assemblage, et l'organisation générale des textes. Rien qui ne se laisse saisir facilement, mais un intérêt de lecture soutenu et stimulant, intellectuellement. On a l'impression d'une synthèse de la modernité, d'un désir de classicisme. Bien qu'il soit évident que l'auteur possède des connaissances théoriques vastes et solides, celles-ci sont soumises à l'impératif du langage poétique. Dès lors, et c'est un aspect fort intéressant, nous sommes en présence de deux sensibilités qui dialoguent: le texte et le poète.

Les textes ne sont pas faciles à pénétrer ou à interpréter, nulle séduction ici, seulement le travail d'un homme qui s'efface derrière son œuvre; je dirais volontiers le travail d'une intelligence qui en organise une autre. Certes, l'aspect formaliste de l'ouvrage est indéniable, mais jamais au détriment de l'expérience; elle est mise à distance bien sûr, mais le projet lui-même est donné comme expérience.

«Seize distances pour le doigt, l'ouvert, la page», situé au début du premier Livre, illustre bien ce dont je viens de parler. La capacité d'ouverture de cette suite est illimitée. C'est un exercice d'une grande rigueur intellectuelle qui exige un effort de lecture constant. Mais ce n'est pas tout. Il y a un aspect ludique qui se donne comme une ébauche du second livre. L'indice des chiffres constituant un référent pour la suite: «Alors ce livre, autre à l'autre, bague de puits, / Ou peut-être aux clenches de fenêtre, orient:»

Mais il y aurait encore beaucoup à dire sur ce livre. D'autres s'emploieront à le saisir de façon plus approfondie. Il demeure qu'il s'agit là d'une belle surprise, d'un livre incontournable dans le paysage de notre littérature; et surtout, du témoignage d'une poésie sur son temps, dans une écriture complètement maîtrisée.

Paul Bélanger



MOURIR COMME UN CHAT
Claude-Emmanuelle Yance
L'instant même, 1987;
12,95 \$

Au pire, certaines pages, un sentiment de déjà lu; cette écriture de la distance, du silence, de l'horreur tranquille, n'est pas sans rappeler Duras. Au mieux, à d'autres moments, une voix personnelle se fait entendre qui serait celle, peut-être, d'un de ces êtres emmurés qui fascinent Duras, justement, mais qui saurait se placer hors de soi pour dire les murs et l'épouvante.

On a envie de se méfier des textes de Claude-Emmanuelle Yance, lauréate du prix Adrienne-Choquette de la nouvelle pour son recueil *Mourir comme un chat*, comme on doit, dit-on, se méfier des eaux dormantes. C'est que l'écriture, mesurée, glacée comme le sont en surface les étranges personnages de ces nouvelles, rend compte de conflits d'une telle violence que la lecture ne va pas sans une angoisse croissante. L'horreur, la douleur sont ressenties d'autant plus fortement qu'elles sont racontées sèchement, à petits traits précis. Et le suspense naît du sentiment que les gestes posés en bout de course par les protagonistes échapperont à toute prévision. Je pense ici en particulier à la chute, très réussie, de la première nouvelle du recueil, qui lui donne son titre.

Souvent, ailleurs, le texte s'arrêtera au seuil de la révolte ou de l'accession possible à un autre monde (cf. «Parcheesi», «Les fourmis»), laissant le héros aux prises avec sa peur, et la vive conscience qu'en celle-ci se trouve la clef de son aliénation: «Maintenant vous êtes tout à fait seul. Rien ne vous oblige. Vous avez seulement obtenu le droit d'ouvrir, personne ne saura jamais si vous l'avez fait ou non. Mais demain, (...) il faudra avoir tranché.» (p. 99) En ce sens, le

titre de la huitième nouvelle du recueil: «Je vais là où j'ai peur», illustre parfaitement la thématique de l'ensemble.

Un livre qui plaira à tous les arpenteurs des territoires de l'inconscient.

Marty Laforest

MEURTRES À BLANC
Yolande Villemaire
Typo, 1986; 5,95 \$

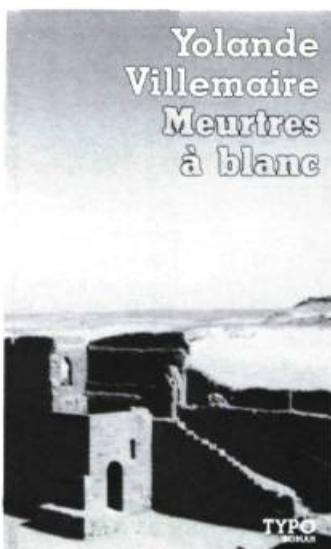
Pour combattre l'ennui engendré par une mission parsemée de rendez-vous clandestins et de cadavres bien saignants, Marie, espionne québécoise amatrice de romans policiers, s'escrime à imaginer les péripéties d'une certaine Caroline au pays de Hassan II. Les deux récits suivront parallèlement leur cours et bientôt on ne saura plus qui, de Marie ou de Caroline, invente les trépidantes aventures de l'autre.

Ce premier roman de Yolande Villemaire (il s'agit ici d'une édition revue et corrigée) nous tient en haleine jusqu'au bout, nous lançant sur diverses pistes qu'on s'empresse d'emprunter les yeux fermés (ou plutôt grand ouverts sur les pages qu'on dévore).

Une écriture pleine d'humour et une construction en damier narguent le lecteur, lui font peu à peu abandonner ses défenses pour ainsi l'embobiner sans scrupule. Au moment où on est fier d'avoir tout compris, Villemaire pousse sa botte secrète. Échec et mat!

Encore abasourdi par la lecture, on se prend à réfléchir à tout cela. On admire silencieusement l'adresse de l'auteure, son esprit bizarrement tordu. Puis on examine attentivement le titre du livre. Eh oui, des meurtres à blanc, donc inoffensifs: des meurtres juste pour rire.

Gloria Kearns



LA RENTRÉE CHEZ TRIPTYQUE

MICHEL CLÉMENT

Nekuia

ou

Le chant des morts

(poésie)

ANNE DANDURAND

Voilà, c'est moi: c'est rien, j'angoisse

(récit)

JOËL DES ROSIERS

Métropolis Opéra

(poésie)

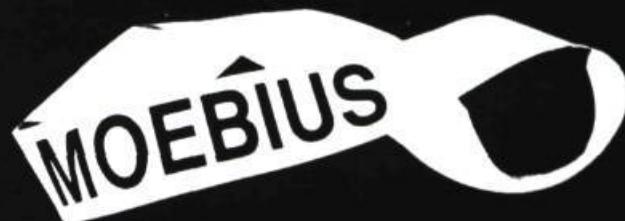
DANIELLE DUSSAULT

Le vent du monde

(récit)

Et le numéro 33 de la revue **Moebius**. Il porte sur «l'utopie».

Des textes de Noël Audet, Jean-Claude Dussault, Laurent Giroux, Judith Messier, Marie Savard, Patrick Straram... et de bien d'autres. Un entretien Dominique Garand / Paul Chamberland.



Pour tous renseignements: (514) 524-5900
 Les éditions Triptyque, C.P. 670, succ. N,
 Montréal, H2X 3N4



L'HIVER AU CŒUR
André Major
XYZ, 1987; 9,95 \$

Peut-on rompre avec son passé? C'est là une des interrogations fondamentales que pose la très belle nouvelle d'André Major. Pour y répondre, l'auteur met en scène Antoine qui, rejeté brutalement par sa femme et subtilement par son patron, laisse tout derrière lui et s'enfuit tel un déserteur. «Au fond, se dit-il, j'en ai peut-être tout simplement assez d'être ce que je suis et de me voir dans les yeux des autres» (p. 32). Antoine tentera de comprendre, de se refaire une peau. Curieusement son errance le ramènera sur les lieux de son enfance, dans la promiscuité des origines où il retrouvera Huguette, figure oubliée des premiers désirs. C'est auprès de cette femme, elle-même naufragée de l'existence, qu'il parviendra à soigner «les plaies secrètes qui vous guident ou vous égarent» (p. 36). Avec le temps, la tendresse prendra sa place. Le déserteur sera rescapé... Alors il est donc possible de tout recommencer? En fait, si on ne se départit pas facilement de soi, à tout le moins est-il permis de se réconcilier avec l'immobile douleur qui nous habite, en acceptant de vivre ce qu'à l'époque on s'était refusé. Ainsi s'estompé l'hiver. Le printemps au cœur, on s'achemine vers l'été.

Michel Dufour

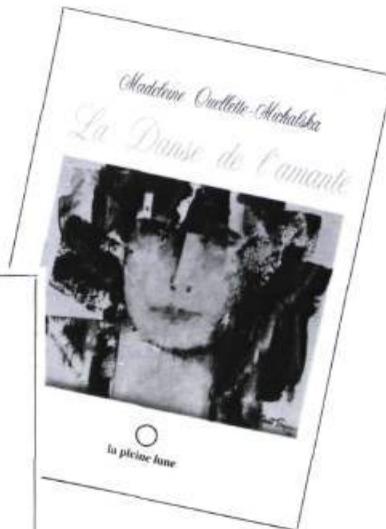


BANC DE BRUME
Aude
Roseau, 1987; 12,95 \$

Aude n'est pas un pseudonyme pour Claudette Charbonneau, anciennement Tissot, mais le «cœur du prénom de l'auteure» tel que le soulignait la revue XYZ (n° 5, printemps 1986). Aude, donc, vient tout juste de publier un nouveau recueil de nouvelles. Il s'ajoute, pour ne mentionner que ce genre bref, à *Contes pour hydrocéphales adultes* (74), à *La contrainte* (76), sans oublier les contes pour enfants, soit *Les petites boîtes I et II* (83).

Douze textes, tous plus envoûtants les uns que les autres, concourent au plaisir de la lecture et confirment le talent de cette écrivaine québécoise qui n'a pas encore, à mon avis, toute l'audience qu'elle mériterait. D'abord «Soie mauve» baigne dans un climat de douce irréalité parfumée et enivre de cette couleur mauve. Cette Ophélie fantasmée par un narrateur masculin ne se noie pas dans l'eau de ce bain naturel qu'est la rivière mais se transforme tel le mythe, telle l'écriture. «La poupée gigogne» est l'histoire de la petite fille qui apparaît sur la très belle pochette du livre. Le traitement du personnage et des objets réussit à créer une émotion très forte et finement amenée, à la limite de l'insoutenable.

Les lecteurs et lectrices de *Nuit blanche* se rappelleront sans doute la merveilleuse histoire intitulée «La gironde», tragi-comédie érotique où une grosse femme imaginaire sert non seulement à apaiser les derniers moments d'un cancéreux mais réveille la sensualité de sa concep-



trice. Soulignons également, et ce pour l'ensemble du livre, un axe de lecture très intéressant, celui de l'écriture parlant de son propre processus de création.

«Crêpe de Chine», le nom d'un parfum, sert de générateur à la nouvelle du même nom, se fond au chuintement des pales d'un ventilateur, module le rythme «jam karet ou temps caoutchouc» de ce discours intérieur, presque philosophique que la narratrice adresse à son compagnon endormi.

L'écriture de Aude fait sa force de qualités apparemment contradictoires, écriture à la fois très dense et légère, simple mais très travaillée, émotive quoique moderne. La phrase est courte, très aérée, jamais sèche, prend le temps de disposer ses effets sans appuyer. Écriture substantielle qui ne laisse pas sur son appétit tant sur le registre poétique du livre que sur le registre fantastique («Le cercle métallique», «Les voyageurs blancs», «Rangoon ou l'imaginaire enclos», etc.).

Gilles Léveillé

LA DANSE DE L'AMANTE
Madeleine Ouellette-Michalska
La Pleine lune, 1987; 9,95 \$
UN ANCIEN RÉCIT
Virginie Sumpf
La Pleine lune, 1987; 9,95 \$

La danse de l'amante, texte dramatique dont une version abrégée a été diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 29 octobre 1986, nous parle de cette «immortalité impossible dont témoigne la mère, sans même ouvrir la bouche». Porte-t-on en soi le désir de retourner vers la nuit mauve à l'intérieur du ventre, vers cette «maison du corps premier où tout se sait par le toucher», où les sangs se mélangent

et où coïncident le commencement et la fin de l'amour? Les personnages que Madeleine Ouellette-Michalska met en présence (l'homme, l'amante, la mère, le fils et la fille) s'interrogent, échangent sur ces moments de fusion et de déchirure, et aspirent à la vérité en remontant aux origines. «La vérité ne vient jamais d'ailleurs que du dedans des mots.»

La danse de l'amante figure parmi les textes qui bercent et apaisent, tout en remuant le lecteur. La parole se métamorphose en gestes, on le sent bien dans la chute du dernier acte: le mouvement de danse qui anime l'amante, consciente que tant de vies la traversent.

Un ancien récit, paru chez le même éditeur, s'inscrit dans un tout autre registre. Virginie Sumpf fait de celui qu'elle interpelle dans son récit un être qui dort et qui l'entend. Il s'appelle B. et elle le cherche de ville en ville, et surtout entre les lignes de ce qui s'écrit, cet espace qu'elle découvre immobile et fictif.

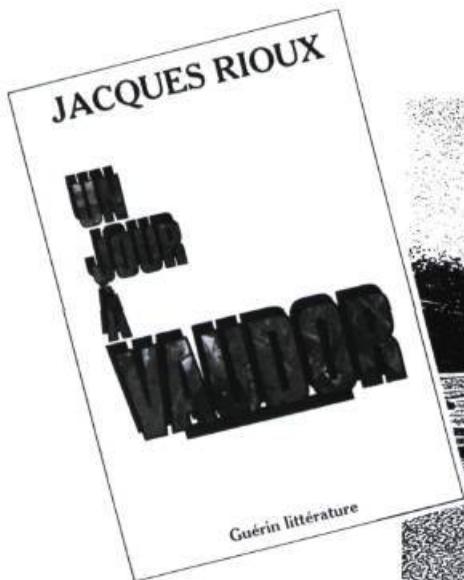
Un ancien récit fait penser à une longue lettre, une mémoire qui s'invente au gré d'une spirale sans fin destinée à créer un être à venir. Ce récit réfère surtout à l'acte d'écrire et aux règles de transition qui le sous-tendent. B. ne devient alors qu'un prétexte, n'existant que pour personnifier le manque et rendre possible la narration. L'auteure de *L'irrecevable* nous fait glisser dans une histoire en forme d'oubli, une quête de proximité qui passe par l'écriture. Le titre aurait pu être *Un récit inachevable*.

Susy Turcotte

UN JOUR À VAUDOR
Jacques Rioux
Guérin, 1987; 14,95 \$

Il est probable voire même certain que Joseph Moreau le héros d'*Un jour à Vaudor* de Jacques Rioux aurait pu reprendre à son compte une phrase de 1984 que l'auteur cite en guise de préface: «Je hais la pureté. Je hais la bonté. Je ne voudrais d'aucune vertu nulle part. Je voudrais que tous soient corrompus jusqu'à la moëlle.» Le ton du roman est, dès lors, donné; on suivra pendant 429 pages le récit de la déchéance et de l'agonie de Joseph Moreau, la quarantaine avancée, professeur à l'Université de Montréal, schizophrène durant sa dernière année d'existence. Ciel! Jusqu'où les gens souffriront-ils de l'âme avant de demander de l'aide psychologique?

Dans l'ordre du plaisir qu'il y a à sombrer et à se débattre avec les forces du mal, je préfère ▶



Laforgue le héros de *Robe noire* de Brian Moore. Je me sens, en effet, plus proche de Laforgue qui vit dans les premiers temps de la colonie au Québec, au milieu des « Sauvages » que de Joseph Moreau. Comment? Pourquoi un auteur réussit-il à nous faire aimer son personnage peu importe le chemin qu'il emprunte? L'art seul fait la différence... et peut-être aussi le nombre de pages.

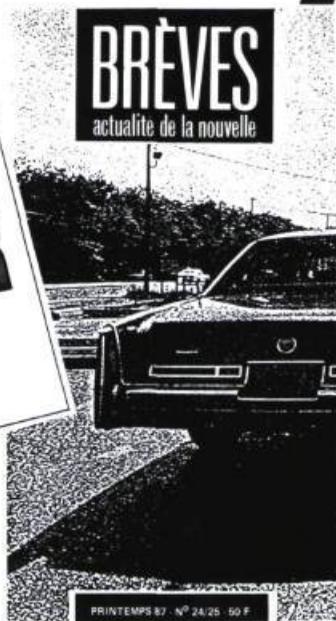
L'intention de Jacques Rioux est cependant on ne peut plus louable. L'auteur veut en effet, un peu à l'instar de Denys Arcand dans *Le déclin de l'empire américain*, faire une critique de notre société, du sexe cru, du pouvoir idéologique, de la force brute de l'argent. Mais Jacques Rioux n'a pas l'humour de Denys Arcand, ni le talent de Philip Roth et de Kundera qui ont touché les mêmes thèmes.

En moins d'une génération nous avons abandonné, d'une façon générale, les anciens modèles de comportements sans que ces anciens modèles aient encore été véritablement remplacés par de nouveaux. On aurait souhaité que l'auteur, qui est philosophe, choisisse l'essai ou la thèse plutôt que le roman pour traiter d'un sujet qui lui tient et qui nous tient tous et toutes à cœur puisqu'il concerne notre potentiel de bonheur collectif.

Nicole-Anne Cloutier

BRÈVES:
Spécial Québec
n° 24/25, printemps
1987; 12,95 \$

La revue française *Brèves*, qui s'intéresse à la nouvelle telle que pratiquée dans les littératures du



monde entier, vient de publier un numéro sur le Québec. Pour ce faire, un appel à tous les auteurs a été lancé il y a quelques mois. Se fondant sur la brièveté, la qualité et la diversité des textes reçus, l'équipe de *Brèves* a retenu 20 nouvelles qui ne forment ni une anthologie ni une sélection représentative d'une quelconque modernité. Les auteurs choisis ne sont d'ailleurs pas tous connus comme nouvellistes. Plusieurs n'ont jusqu'à maintenant publié que de la poésie et/ou du roman. Pour diverses raisons, certains nouvellistes reconnus ne figurent pas au sommaire. Difficile de passer sous silence l'absence des Monique Proulx, André Carpentier, Marie José Thériault et André Berthiaume. L'ensemble est donc assez hétéroclite. Mais on ne peut certes pas exiger d'un collectif ce qu'on est en droit de s'attendre du recueil d'un seul auteur.

Dans sa forme pure, fondamentale — ce qui n'exclut pas qu'elle soit le laboratoire de nombreuses expériences probantes —, la nouvelle fait fi de l'accessoire. Elle abolit toute durée réelle, n'en laisse qu'un filet d'illusion. Elle surprend l'instant — la fulgurance de l'instant — qu'elle porte à son paroxysme. Bien qu'il s'exprime à divers degrés, l'effet est toujours recherché ou souhaité. On éprouve alors un plaisir trouble, car la nouvelle laisse souvent le lecteur à la fois ravi et inquiet. Ainsi, chacun à leur manière, les textes de Daniel Gagnon, Bertrand Bergeron, Fulvio Caccia, Huguette Le



Blanc, Marcel Godin, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Brulotte, Gilles Pellerin, Hélène Rioux et Jacques Renaud fournissent les meilleurs moments. Ils rendent compte non seulement de la vitalité mais aussi de l'originalité de la nouvelle québécoise.

Espérons que le lecteur finira par suivre le courant en appréciant à juste titre ce genre littéraire. Après tout, une nouvelle réussie n'est-elle pas parfois plus riche et plus intense qu'un long roman?

Michel Dufour

LE VRAI MONDE?
Michel Tremblay
Leméac, 1987; 9,95 \$
SIX HEURES AU PLUS TARD
Marc Perrier
Leméac, 1987; 9,95 \$

À 23 ans, Claude aspire à devenir écrivain. Fils d'un commis-voyageur, il s'inspire des membres de sa famille pour écrire une pièce dramatique à trois personnages. Il confie le manuscrit à sa mère et lui demande ses impressions. Décontenancée, bouleversée voire choquée, Madeleine réfute les allégations et les arguments avancés par son fils pour la confondre avec une réalité qu'elle refuse d'envisager: celle d'être trompée par son mari Alex. Dans sa pièce, Claude dénonce l'égoïsme et l'égoïsme de son père. Il lui témoigne son mépris et lui reproche sa «veulerie» et sa «paresse intellectuelle». Bref, un faisceau d'accusations et de disculpations où les arguments débouchent sur des demi-vérités ou des mensonges, mais qui effritent assurément l'unité familiale: le père, la mère et la sœur font corps contre l'espion, celui qui fouine partout et qui surprend tout le monde dans des conversations parfois embarrassantes. La structure de la pièce met en parallèle la fiction et la

réalité: la cellule familiale telle que perçue et vécue par Claude versus celle où la routine prend le pas sur les sentiments. Les répliques s'enchaînent et reflètent un véritable malaise au sein de la famille, et le lecteur assiste à un débat où chacun se soustrait, par toutes les excuses, à la vérité.

Dans *Six heures au plus tard*, l'intrigue origine d'un accident d'auto assez inusité. À trois heures du matin, Marco rate une courbe et s'écrase contre le mur d'une maison. En pleine campagne, à quatre kilomètres de la ferme la plus rapprochée et du prochain village, Marco demande le secours d'un de ses copains. Durant les trois heures d'attente, Marco n'a d'autre alternative que de bavarder avec Gustave, le propriétaire de la maison. Il découvre en cet homme coloré un érudit doublé d'un philosophe pour qui «l'obéissance est un suicide». De fil en aiguille, Gustave découvre le pot aux roses. Il apprend que Marco a dévalisé la succursale de la Société des alcools où il travaillait avant de prendre sa retraite. Le vin aidant et l'amitié qui se raffermir de plus en plus, Marco propose à Gustave de s'envoler avec lui aux Grenadines avec le magot. Mais Marco se fait duper par son complice et les rêves s'évanouissent...

La touche de Tremblay se perçoit dans la mise en situation des personnages dont les dialogues dirigent habilement l'action dans ce lieu clos que constitue la chambre de Gustave. Mise en scène par Roland Laroche, cette pièce a été créée au Théâtre d'Aujourd'hui le 13 novembre 1986 à Montréal.

Denis Carrier

LA DOUBLE VIE DE LÉONCE ET LÉONIL
France Ducasse
Herbes rouges, 1987;
16,95 \$

Indifférents au drame familial qui transparait en filigrane, Léonce et Léonil (l'envers et l'endroit?) évoluent dans un univers merveilleux où les contraintes n'existent plus. On y vole, on y raconte des histoires, on joue au «petit bonhomme pendu». Mais ils ne sont pas seuls à bénéficier d'une double vie. Cette dualité est perceptible chez tous les principaux personnages: le père polyglotte, la mère qui va de fausse grossesse en vraie maladie et l'aïeule pyromane. De plus, une transformation fantastique qui s'effectue l'espace d'un paragraphe fera des deux frères deux sœurs qui verront s'accomplir le désespoir de leur mère.

Roman de l'imaginaire plutôt



que vision de l'enfance, le récit de France Ducasse est composé d'une suite d'épisodes aux titres tous plus cocasses les uns que les autres. Une écriture d'abord déroutante puis, surprenante d'efficacité. Un style rigoureux mais aisé, volontiers énumératif, souvent elliptique, aux figures bien tournées où baigne la poésie. Bref, un roman séduisant servi par une plume peu banale. Une aventure quelque part entre *L'amélanchier* de Ferron et *L'arrache-cœur* de Vian.

Dominique Thibault

TOUTE LA TERRE À DÉVORER
André Vachon
Seuil, 1987; 19,95 \$

Un texte attendu. Voici cinq ans, André Vachon écrivait dans «Nomingue»: «ce récit, si jamais il doit exister, sera une espèce d'anti-récit. En seront notoirement absents hommes, choses et événements, qui s'agitent au cœur de la ville et qui constituent les ingrédients attendus de tout récit. Dans le mien, il n'y aura que moi, avec le Rien ambiant» (*Liberté*, n° 144, décembre 1982). Mais voilà que ce récit est devenu un roman, son premier. Sont apparus «hommes, choses et événements» comme si le moi s'était scindé et que le «Rien ambiant» s'était ouvert comme un jeu de cartes. *Toute la terre à dévorer* marque le passage chez l'essayiste d'une réflexion sur la lecture, l'écriture et la littérature, à une tentative d'appréhension directe du monde, plus précisément du pays nord-est américain.

On résume mal une histoire mal racontée. Florence Larrivée est une jeune anthropologue, sociolinguiste, une fille du nord (de Nomingue justement) plutôt exaltée. Elle et son amant Mc Coy, un homme d'âge mûr de souche irlandaise, voyagent du nord au sud, du sud au nord, de Nomingue aux Everglades,



lorsqu'ils ne séjournent pas à Montréal. Une histoire minimale donc, mais complètement chamboulée chronologiquement, sur laquelle viennent se greffer diverses digressions historiques et ethnographiques. Et avec ça, un style suffisamment elliptique pour imposer la relecture; cela nous gêne.

Cela dit, ceux et celles qui persévèrent en seront récompensés. C'est que M. Vachon chemine en usant d'un registre proprement poétique. Les images y sont fortes, puissantes, et se répondent entre elles. La véritable quête qui anime les personnages est celle d'un certain espace dans lequel s'inscrirait le pays. Mais alors, le corps même de Florence, «ce corps insolent, en forme de question», devient l'incarnation de cette recherche. C'est au contact de ses seins et de sa touffe, là où convergent les désirs de Mc Coy qui la dévore, c'est au travers de «sa forme d'horloge à sable» qu'on peut atteindre ce lieu si singulier. Cet espace est à nouveau transposé en un lieu de rendez-vous imaginaire, la place Lahontan vers laquelle tente de s'orienter Mc Coy à l'appel de Florence. Ce n'est qu'un exemple. Comme construction poétique, le roman de M. Vachon forme un ensemble tout à fait cohérent...

Toute la terre à dévorer est le roman d'une esthétique. Mais toute esthétique implique une critique et la critique est forcément intellectuelle. Or la critique «des hommes, des événements et des choses» y est omniprésente et acerbe. La société de consommation (voire d'altération!), les gens et ce qu'ils mangent, tout y passe... Mais voilà (et c'est dommage), cette critique devrait permettre la vie, en ayant déblayé le terrain; or elle l'étouffe de tout le poids de son intellectualité.

Patrick González

JOVETTE MARCHESSAULT

Des cailloux blancs pour les forêts obscures roman

Le roman de Jovette Marchessault déplace une masse critique de lumière et d'élan vital suffisante pour "attirer" l'âme, captiver l'esprit et donner accès aux sources anciennes du savoir sacré. L'énergie de son écriture active de nouvelles vibrations, charge les résonances cosmiques de fréquences nouvelles et incite à une ré-vision du mythe de la création, le récit sublime de nos origines personnelles et karmiques.

La voix de cette auteure est celle de la renaissance cosmique... Une voix dont la longueur d'onde est un rayon d'Amour.

Gloria F.Orenstein

En vente chez votre libraire
 Collection ROMAN QUÉBÉCOIS
 168 pages



LE MÉLÉ
 ÉDITEUR



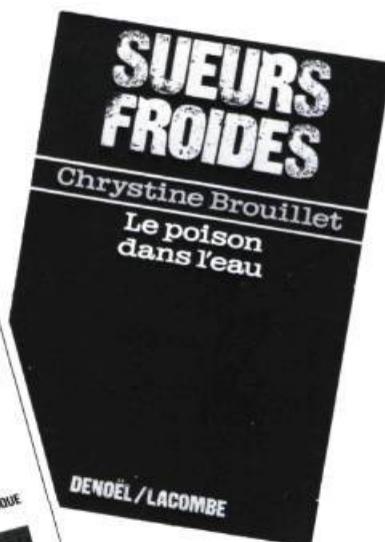


LA FEMME DE SATH
Andrée A. Michaud
Québec/Amérique, 1987;
14,95 \$

La narratrice cherche à reconstituer l'histoire d'un homme et de deux femmes, qui pourrait être celle de n'importe qui, en vérité. Avec les diverses *voix* qu'elle laisse parler — personnages-témoins sans substance réelle —, elle ravive le souvenir de ces *ombres* de Sath, petite ville maritime. Ce sont alors les mémoires conjuguées qui collaborent à l'explication d'un moment précis de l'été 1938, celui de la disparition d'une femme étrangère dans la région côtière. Le récit progresse ainsi, par vagues successives, avec reculs et redites qui structurent le texte. Car plus qu'une simple toile de fond, le vent et la mer semblent motiver les actes commis à Sath, comme à Noth, Brez et Euth, autant de lieux imaginés par l'auteure, mais qu'elle pose comme stations balnéaires se reflétant. Ici, l'espace-fiction devient celui de l'imagination même: une sorte de non-lieu, déroutant pour les personnages, cependant qu'il est le lieu de l'écriture, et A. Michaud l'occupe avec force, par une langue sûre et rythmée comme le ressac de la mer de Sath.

Les portraits et les tableaux esquissés se croisent et se répètent à plaisir d'un témoignage à l'autre, mais l'art de l'auteure réside précisément dans la description nuancée et imagée d'un regard, d'un coup de vent. Aussi, lira-t-on son roman comme on visionne un très beau film, avec les ombres et le *chiaro scuro* toujours efficacement appliqués, les plans indiqués avec rigueur. Un bijou de scénario, donc, et un poème qui ne peut être contenu dans les limites du genre, qui déborde, et crée, pour notre bonheur, un récit superbement écrit.

Patricia Belzil



LE POISON DANS L'EAU
Chrystine Brouillet
Denoël/Lacombe, 1987;
14,95 \$

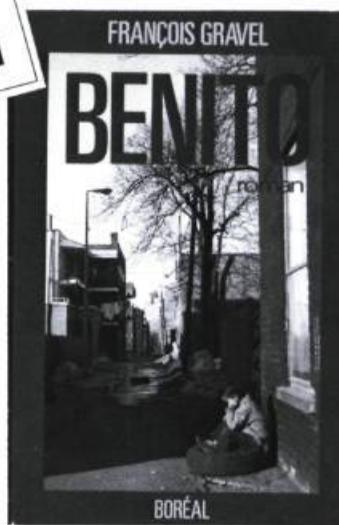
Pas eu moyen ce printemps d'ouvrir un magazine populaire qui consacre quelques lignes aux récentes publications sans tomber sur cette couverture. Les librairies ont malheureusement fait preuve de plus de discrétion: un polar? au fond, derrière les livres pour enfants.

Utilisant généreusement le «résumé» de la quatrième couverture, les auteurs de ces chroniques comparent allègrement Chrystine Brouillet à Patricia Highsmith ou à Mary Higgins Clark; j'en ai même entendu parler de *notre* Agatha Christie. Holà! Ne nous emballons point! Donnons-lui quand même le temps de mûrir, de polir son écriture, de nous faire frissonner; ensuite, on verra. En attendant, on ne peut parler de chef-d'œuvre, mais d'un roman agréable à lire qui confirme le talent indéniable de l'auteure.

Elle échafaude une structure très intéressante où deux amants s'auto-accusent du même meurtre qu'ils auraient commis pour trouver une issue à leur impossible situation amoureuse. Sur un ton parfois très intimiste, elle fait vivre et vibrer ses personnages, mettant délibérément de côté les turbulences d'une action débridée.

Il est de bon ton, dans les cercles de la vieille capitale, de faire des gorges chaudes du prix Robert-Cliche. Voilà de quoi les refroidir.

Claude Régner



BENITO
François Gravel
Boréal, 1987; 14,95 \$

Quel bonheur de plonger dans une histoire toute en innocence: toute en légèreté. Quel plaisir de lire un auteur qui se donne la permission, encore aujourd'hui, d'inventer une fiction dans laquelle tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Benito, dans le roman du même nom de François Gravel, est en quelque sorte un nouveau Candide. Il pourrait être aussi le Petit Prince ou... un ange. Être pur, naïf, il ne connaît rien de mal. Au contraire, en raison d'un pouvoir qui lui fut donné à sa naissance par «l'homme sage» à la fois sorcier qui le mit au monde, Benito guérit les autres de leurs malheurs. Par son regard, il pousse les gens à livrer leurs plus intimes confidences. D'abord embarrassé par ce don, Benito décide d'en faire son commerce. Les clients, qui accourent jour après jour à sa boutique, en ressortent tous soulagés. En dehors de son négoce, tout ce dont Benito est capable, c'est

rêver. C'est pourquoi son existence étrange et immobile trouve pour compagne Nancy, une prostituée à la retraite, qui a vu en Benito le seul homme différent des autres, inoffensif, et Éléonore, la fille de Nancy, qui ne vit elle aussi que dans les rêves.

Ce deuxième roman de François Gravel met en scène une galerie d'outsiders, personnages à la fois bizarres et déboussés. Ils rappellent en ce sens les types de Pagnol: d'une simplicité et d'une crédulité tracées à gros traits, mais combien attachants. Le récit répond aussi à la même logique. Construit avec une économie de moyens: pas de déploiements psychologiques, ni d'entortillements d'intrigues compliquées, son action est simple, aérée. Il en va de même pour son évolution; elle est coupée au cou-deau, en tranches bien distinctes. Et derrière cette histoire, dans laquelle l'humour côtoie le merveilleux, se glisse une délicate, subtile parodie de certains tics sociaux.

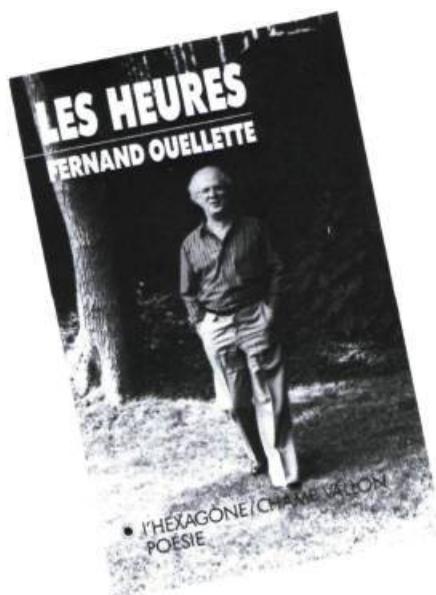
Ce ne serait pas abuser des clichés que d'affirmer que *Benito* est un roman efficace, frais, réjouissant et qu'il a sur le lecteur le même pouvoir que Benito avec son regard: il libère des tourments.

Isabelle Ferland

CONTES GOUTTES OU LE PAYS D'UN REFLET
Plume Latraverse
VLB, 1987; 14,95 \$

Il est des œuvres auto-effaçantes. On lit, on lit, et au lieu qu'au fil des pages une forme se dévoile et se précise, tout se passe comme si le fil en question se désagrègeait à mesure, comme si les phrases aussitôt lues s'abolissaient, ne pouvant en rien éclairer celles qui les suivent. On éprouve alors la pénible impression de relire 258 fois la même page, tant l'une est substituable à l'autre. L'esprit découragé du lecteur, toujours en quête de sens, se met alors à vagabonder; c'est ainsi qu'on se prend par exemple à songer à la difficulté qu'éprouvent les Québécois à parler de Paris sans verser dans la comparaison naïve, le donquichottesque règlement de comptes ou la bravade adolescente. Ou encore à se demander pourquoi, en cette fin de l'ère Gutenberg, tant de gens tiennent mordicus à se prendre pour des écrivains. L'envie d'écrire, si puissante soit-elle, suffit rarement à assurer la qualité d'un texte.

Ce qui me ramène à mon propos, qui est de rendre compte du premier ouvrage de Plume Latraverse, récemment paru aux



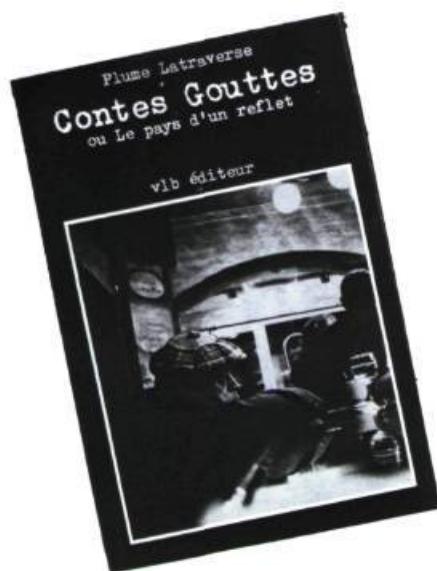
LES HEURES
Fernand Ouellette
L'Hexagone/Champ
Vallon, 1987; 12,95 \$

Vigile auprès du partant, léger témoin «tremblotant comme une flamme», ainsi nous apparaît Fernand Ouellette lorsqu'il assiste, impuissant, à l'agonie de son père, un «mourant en lutte avec son éternité». Le poète, par sa présence constante et douloureuse, s'approche lui aussi de l'abîme, cherche à en sonder ou en palper les contours, se heurte à cet insoutenable miroitement du bleu. La pesanteur fait place à l'allègement, l'obscurité est chassée par la clarté, et chaque page écrite dévoile les vibrations ténues d'une âme. Ouellette parfile des sentiments intimes qui se teintent d'une extrême et douce sagesse. On sent, dans ce corps à corps avec l'immobilité, une osmose entre l'opaque et le transparent, entre la force et la fragilité.

Ces textes écrits dans la précipitation et le recueillement obligent au mutisme, au tourbillon intérieur, au grelottement puis à l'apaisement. Et laissent apparaître de Ouellette une ouverture sur la vie et la liberté de même qu'une particulière sensibilité à la lumière et à la mort. Un recueil cependant qu'il faut parfois refermer pour se retirer discrètement en soi et s'interroger. 81 poèmes comme autant d'années de vie du père inscrites dans le cœur du fils pour y graver les traces d'une existence, pour aider à naître.

Marty Laforest

Susy Turcotte



éditions VLB. La tâche est d'autant plus facile que l'œuvre — c'est à la mode — contient son autocritique: «Rien de soutenu parce que rien à soutenir». C'est écrit en page 222. Je ne fais donc qu'emboîter le pas au narrateur en stigmatisant un texte aussi pauvre que confus, et une écriture aussi empâtée, dirais-je pour emprunter une thématique chère à l'auteur, que la diction de mon oncle Edouard à la fin de la parade du carnaval et de son quarante-onces de caribou. J'arrête là, car il me déplaît de faire de la publicité gratuite pour un fond de tiroir qui n'aurait jamais dû en sortir. Puisque «Les idées géniales de la veille ont souvent l'air moche, le lendemain...» (p. 254), je ne vois pas l'intérêt de les publier.

les éditions
de la pleine lune

Nicole Houde

La Maison du Remous



la pleine lune

Dans la *Maison du Remous*, Laetitia se heurte au mouvement incessant des choses et des êtres. Ses rêves d'enfant s'envolent et peu à peu, la réalité se disloque: tout lui apparaît «improbable».

Laetitia est certainement l'un des personnages les plus sublimes de notre littérature. Un roman inoubliable!

Nicole Houde obtenait le Prix des Jeunes Écrivains du Journal de Montréal en 1984 pour son premier roman *La Malentendue*.

188 p. — 12,95\$

EN VENTE DANS
TOUTES LES LIBRAIRIES